

5^e Année - N° 177.

Le numéro : 30 centimes

7 Mars 1918.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

G.-al Mordacq

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

QUINZIÈME ÉPISODE : LA MYSTÉRIEUSE PROTECTRICE DE SUZY

XXXII

HEURES D'ANGOISSE

Suzy, en plongeant, avait fini par découvrir, en partie enlisé dans la vase, le corps du malheureux l'Arbi qui se débattait vainement pour tenter de remonter à la surface : le poids de la pierre que les coquins lui avaient attachée au cou le retenait au fond, le destinant à une mort affreuse...

Nageuse émérite, heureusement, Suzy avait réussi à remorquer le corps inerte du brave garçon et était parvenue à gagner le bord de la piscine.

Mais, à peine son fardeau hors du naufrage, elle avait perdu connaissance...

Revenu à lui, l'Arbi, en apercevant étendue sur le sol, à côté de lui, miss Captain, n'avait pas eu de peine à reconstituer la scène et s'était empressé auprès de la jeune fille.

Revenue à elle, tout de suite, celle-ci demanda d'une voix ferme :

— Et maintenant, que va-t-on faire ?...

— Si l'on pouvait s'orienter, murmura l'ancien légionnaire, promenant ses regards autour de lui pour chercher une issue.

Et, tout de suite, d'une voix décidée :

— Venez par ici, miss Captain, fit-il.

L'entraînant, il prit une route au hasard, se disant qu'il faudrait bien qu'elle aboutît quelque part.

Et de fait, soudain il aperçut au milieu de la muraille une crevasse de dimension suffisante pour lui livrer passage ainsi qu'à sa compagne.

— Glissez-vous la première et, une fois de l'autre côté, vous verrez de quoi il retourne.

Il lui fit la courte échelle et, elle, lestement, de ses épaules disparut dans l'orifice.

L'oreille tendue, l'Arbi cherchait à deviner ce qui se passait de l'autre côté de la muraille et, tout à coup, la voix de Suzy parvint jusqu'à lui :

— C'est mon ancien cachot !... impossible de ressortir !... la crevasse est trop élevée... Fuyez, cherchez une autre issue... mais pour moi rien à faire.

Mais l'Arbi de lui répondre :

— Ne perdez pas courage, on va prouver à ces Boches qu'un ancien légionnaire n'est pas manchot.

Pour l'instant, il n'eût pu donner à la jeune fille aucune indication sur ses intentions : mais, dût-il y laisser sa peau, il était décidé à tout plutôt que d'abandonner sa chère miss Captain aux mains de ses ennemis.

D'autres, cependant, aussi songeaient à faciliter à la jeune fille une évasion que les circonstances rendaient particulièrement difficile : à sa grande surprise, lorsqu'ayant entendu les pas de l'Arbi s'éloignant discrètement, la prisonnière regarda autour d'elle, elle aperçut, en partie dissimulé sous la paille qui lui servait de lit, un costume d'homme du pays, avec ce mot épingle :

« Avec ceci peut-être vous sera-t-il plus facile de passer inaperçue... »

On imagine la joie de la jeune fille : la mystérieuse protection qui, à plusieurs reprises déjà, s'était manifestée en sa faveur, sans résultat malheureusement, ne l'avait donc pas abandonnée !...

En hâte elle s'habilla et ensuite, prête à tout, elle attendit.

Et de fait, bientôt, il lui sembla percevoir un bruit sourd contre la muraille : évidemment, quelqu'un s'occupait à y pratiquer une brèche.

Suzy, le cœur tordu d'angoisse, partageait son attention entre la partie du cachot où retentissaient les coups et la grille qui tenait lieu de porte.

A tout instant elle appréhendait de voir apparaître la face patibulaire de son gardien et elle était résolue à employer la force pour donner le temps à l'Arbi de parvenir jusqu'à elle...

Ce qui l'intriguait, par exemple, c'est que depuis qu'elle avait réintégré son cachot, nul de ses ennemis ne s'était montré.

Cependant il n'était pas invraisemblable de supposer que sa capture était d'un intérêt assez puissant aux yeux de Pancho Lopez pour qu'il fit veiller avec soin sur sa prisonnière.

Sans compter que, depuis la scène du « Poisson-d'Or », il était inadmissible que le misérable ne se fut pas inquiété déjà de se venger de celle qui lui avait si énergiquement résisté.

Aussi la jeune fille n'était pas éloignée de croire que la balle qui avait atteint le coquin s'était logée au bon endroit et que, s'il n'était mort, tout au moins n'en valait-il guère mieux.

Voir les numéros 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175 et 176 du *Pays de France*.

Ce en quoi elle se trompait complètement... La blessure était même si insignifiante qu'après un pansement improvisé l'agent du comte Bernstorff avait pu remonter en voiture et regagner la citadelle.

Là, il avait trouvé Remonio porteur de nouvelles importantes.

Un sous-agent de Pancho avait réussi à surprendre le texte des dépêches échangées entre Washington et Mexico et desquelles il ressortait que le Mexique, en présence de ses difficultés intérieures, était tout disposé à laisser les Etats-Unis se charger du soin de mettre à la raison les insurgés dont les agissements, soit disant inspirés par le patriotisme, ne visaient qu'au pillage et au meurtre.

Or, jusqu'à présent, ce qui avait gêné quelque peu les agissements de l'agent du comte Bernstorff c'avait été sa pénurie relative en armes et en munitions depuis la destruction par Suzy du dépôt du ranch di Cristo.

Les unes et les autres, en effet, lui étaient four-

Or, Pancho attendait un important convoi de matériel annoncé par l'ambassade.

Dans les conditions nouvelles où se présentaient les choses, qu'allait-il advenir de ce convoi ?...

Evidemment, les agents mexicains allaient recevoir des instructions — si déjà ils ne les avaient reçues — et le train serait arrêté à la frontière... Il s'agissait donc de prendre une décision immédiate.

Et voilà que, tandis qu'il examinait avec ses conseillers la peu réjouissante situation, un courrier était survenu inopinément, apportant des nouvelles qui, immédiatement, avaient transformé aux yeux de l'agent allemand la face des choses.

Le train, le fameux train si impatiemment attendu, avait franchi la frontière.

Habilement camouflés, le matériel de guerre et les caisses de munitions dont il était chargé avaient passé pour des ballots de fourrage pressé, envoyé par une société américaine à de grands éleveurs mexicains dont les exploitations se trouvaient en détresse par suite des chaleurs exceptionnelles de la saison.

Malheureusement, un incident sur lequel on n'avait pas compté compromettait tout à nouveau, et cet incident, par un juste retour des choses d'ici-bas, c'était Pancho lui-même qui l'avait soulevé ou plutôt ses agents.

Pour recruter plus aisément le « matériel humain » indispensable, Pancho Lopez faisait précher de-ci de-là des grèves qui lui permettaient de transformer de pacifiques travailleurs en soldats de la révolution.

Or, précisément, les agissements de ses agents venaient d'aboutir, dans la région frontière, à une grève générale qui, évidemment, allait renforcer les commandos de l'insurrection.

Mais, par suite de cette grève, tous les trains en circulation étaient demeurés en panne à l'endroit même où l'ordre de grève avait touché le personnel.

Si bien que le fameux train attendu par Pancho se trouvait à quelques kilomètres à peine de la frontière, au milieu des champs, non loin d'une petite gare d'où il devait être, par les soins de complices, aiguillé dans une direction indiquée d'avance par le chef de l'insurrection.

Evidemment, le mieux eût été de mettre fin à la grève et de contraindre les cheminots à reprendre leur service. Mais c'était là une volte-face qui ne pouvait s'effectuer aussi rapidement que l'exigeaient les circonstances ; il allait falloir du temps pour amener les ouvriers à reprendre le travail, sans compter que beaucoup d'entre eux avaient déjà touché leur prime d'engagement et pris place dans les rangs des commandos.

Alors, une seule chose restait à faire : s'en aller chercher le train là où les cheminots l'avaient abandonné.

Assurément il fallait s'attendre à échanger des coups de fusil avec les agents de Mexico ; mais ces éventualités n'étaient pas pour empêcher Pancho d'agir suivant les intérêts de la cause.

Restait à régler la manière d'opérer et c'est à quoi il dut s'employer de suite.

XXXIII

LA CHAMBRE DE FER

nies par l'ambassade de Washington pour laquelle travaillaient, en plein territoire des Etats-Unis, nombre de fabriques clandestines.

Grâce à la complicité des agents mexicains, ces armes et ces munitions franchissaient la frontière à la barbe des agents américains et parvenaient sans encombre à leurs destinataires. Mais maintenant que le gouvernement de Mexico était tombé d'accord avec Washington, ces manœuvres allaient se trouver singulièrement entravées.

Que deviendrait alors le plan du comte Bernstorff et comment lui, Pancho Lopez, arriverait-il à tenir les engagements qu'il avait pris envers l'ambassade ?

Par l'assaut donné l'autre jour au camp du commandant Wickley, il avait réussi à mettre en grand péril la colonne expéditionnaire du général Carrington.

Pour lui infliger une sanglante et — il l'espérait — une définitive défaite, il lui suffisait, après l'avoir attiré à la passe d'El Diabolo, de lancer sur lui les contingents depuis longtemps rassemblés par ses soins.

Mais pour faire de bonne et utile besogne, encore importait-il que ces contingents fussent solidement armés et surtout largement approvisionnés.

On comprend maintenant pourquoi Suzy, depuis sa tentative d'évasion, n'avait pas eu de nouvelles de son terrible adversaire et pourquoi, en ce moment même, elle pouvait en toute sécurité suivre d'une oreille attentive le travail que faisait — pour lui rendre sa liberté — son audacieux compagnon.

Comme elle l'avait prévu, c'était effectivement l'Arbi qui, ayant réussi à gagner le dehors, s'était aussitôt attaqué à la muraille à l'aide d'une grosse pierre dont il se servait pour ébranler les moellons dans leur alvéole de ciment.

Après bien des efforts, il réussit enfin à pratiquer dans le soubassement une ouverture étroite par laquelle il fut possible à la prisonnière de se glisser.

Une fois dressée sur ses pieds, elle poussa une exclamation joyeuse :

Libre !... elle était libre !...

Mais l'Arbi, d'un tempérament moins exalté, grogna que ce n'était guère le moment de prolonger les manifestations et l'entraîna.

Avoir réussi à sortir de son cachot était, en effet, un premier pas vers la liberté ; mais, maintenant, il fallait faire le second, c'est-à-dire se glisser hors de la citadelle.

Et cela était moins ais...

Il l'emménait donc à l'aventure, prêt à tout, mais (Voir la suite page 15).



LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 21 au 28 Février



ACTIVITÉ des Allemands sur le front britannique se manifeste plus particulièrement dans deux secteurs, celui de Passchendaele et celui d'Arras à Saint-Quentin. Les observateurs de nos alliés ont constaté, à plusieurs reprises, que les préparatifs de l'ennemi s'y multiplient hâtivement. L'artillerie y a été renforcée ; de nouveaux parcs d'avions y ont été créés, de nouveaux hôpitaux de campagne installés. Les exercices des troupes s'y succèdent sans interruption. L'infanterie est entraînée à combattre en liaison avec des avions volant très bas et à la suite de groupes de tanks figurés par des tombereaux que des chevaux traînent à lente allure. Le souci de l'offensive ne fait pas oublier à l'ennemi qu'il peut être repoussé : aussi travaille-t-on fiévreusement à doubler et renforcer les organisations défensives. Ces préparatifs ne causent aucune appréhension au commandement britannique ; il a, de son côté, pris les précautions les plus minutieuses pour faire face à tout événement.

En attendant le grand choc, la petite guerre continue dans tous les secteurs. Les Allemands attaquent souvent, mais ils ne remportent guère de succès capables de les encourager à entreprendre de plus vastes opérations. Le 21, les Néo-Zélandais font des prisonniers au cours d'un raid à l'est du bois du Polygone ; pendant ce temps, les Boches attaquaient nos alliés au sud d'Armentières et étaient repoussés. Deux raids allemands sont encore repoussés le lendemain : l'un, le plus important, près de la voie Ypres-Roulers, coûte quelques hommes aux Anglais. Le second, dans le secteur de Merckem, tenu par des troupes belges, échoue sous le feu de l'artillerie. Le 23, les Ecossais réussissent un raid près de Monchy-le-Preux ; les Allemands attaquent nos alliés à la cote 70 et au nord de Poelcappelle, mais ils sont rejetés dans leurs lignes. Des patrouilles ramènent d'un peu partout un assez grand nombre de prisonniers. Les coups de main boches contre les postes belges vers Merckem se renouvellent du 22 au 23 sans succès ; on signale également l'échec de tentatives analogues, le 24, vers Broodseinde et dans la région du canal Ypres-Comines. Le 25 n'est pas plus heureux pour l'ennemi : ses agressions sont repoussées partout : à l'est d'Armentières, au nord de Passchendaele, dans la région de Saint-Quentin. Il en est de même

le 26, dans le secteur Arras-Cambrai où il s'attaquait à des sapes de nos alliés. Dans ces nombreuses rencontres, l'ennemi laisse beaucoup des siens sur le terrain. L'ouest de Saint-Quentin, Bullecourt et Vermelles sont cités le 27 en raison de raids que les Anglais y ont repoussés. Dans un coup de main à Lens, les Canadiens infligent des pertes à l'ennemi. L'artillerie allemande montre, en certains endroits, une activité inaccoutumée ; puis on n'y signale plus son action, et c'est dans d'autres secteurs qu'elle se fait remarquer par l'insistance de ses tirs. On remarque d'ailleurs que ces démonstrations ne sont que rarement suivies de mouvements d'infanterie et que ceux-ci, lorsqu'ils se produisent, sont de proportions bien modestes auprès de ceux que la canonnade semblait préparer.

Le front français n'a pas été moins agité, du 21 au 28, que le front britannique et, de même que sur ce dernier, c'est dans tous les secteurs que se sont produits les faits signalés par les communiqués. Sur ce front aussi la lutte d'artillerie est continue, avec des alternatives de violence, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sans que l'on sache à quoi attribuer ces déplacements d'intensité.

Nos troupes ont réussi des coups de main et elles ont repoussé ceux des Allemands : ces derniers ont essayé de nous surprendre, le 21, au nord-ouest de Reims, le 24 au sud de Corbeny ; ils en ont été pour leurs tentatives, ainsi que le 27 en deux endroits : au Chemin des Dames et en Champagne, où une tentative contre nos nouvelles positions de la Butte du Mesnil, précédée d'un violent bombardement, a été arrêtée par nos feux. Le 23, les Américains ont participé avec beaucoup d'entrain à une opération que notre commandement a fait exécuter dans la région de Chevregny, dans le but d'acquérir des renseignements sur la composition des troupes ennemis et les intentions de l'état-major allemand dans ce secteur. Ce coup de sonde, vivement donné, a été couronné d'un plein succès. Notre commandement ayant demandé parmi les Américains des volontaires pour y prendre part, tous ceux qui étaient là se présentèrent et l'on dut en refuser le plus grand nombre. Nos détachements rentrèrent dans leurs lignes en ramenant vingt-cinq prisonniers et du matériel, après avoir causé des dégâts importants dans les organisations des Allemands.

Le 24, en Haute-Alsace, nos soldats ont hardiment poussé au delà des lignes allemandes, jusqu'à Pont d'Asbach, où ils sont entrés,

ainsi que dans Asbach-le-Bas. Ils y ont détruit des organisations, incendié de nombreux abris et infligé des pertes à l'ennemi, pendant que notre artillerie y descendait un ballon captif. Après quoi, nos hommes sont revenus dans leurs lignes avec une dizaine de prisonniers et une mitrailleuse. Cette région est fortement occupée par les Allemands, mais nous ne tenons pas moins solidement les positions que nous avons en face d'eux. C'est là que la Doller, qui passe à Mulhouse, débouche en plaine, près de la jonction de la route Delle-Colmar avec celle d'Altkirch qui se relie aux principales voies du pays. Le Pont d'Asbach constitue une forte position et nos hommes n'en ont que plus de mérite de l'avoir forcée ; d'Asbach-le-Bas part une route se dirigeant vers Thann et qui donne accès, de ce côté, à la vallée de la Thur et au col de Bussang, où nous sommes établis. La situation exceptionnelle de ce coin d'Alsace explique les tentatives dont sa possession est le but. Quand ce n'est pas l'infanterie qui agit, l'artillerie s'emploie au mieux. Aussi son action est-elle fréquemment signalée dans ce secteur.

Au nord de l'Ailette, dans la région d'Urcel, le 25, nos troupes assaillent des postes allemands, font seize prisonniers et prennent une mitrailleuse.

En Champagne, le même jour, nos détachements ont pénétré dans les tranchées ennemis et ont ramené une dizaine de prisonniers.

Le 26 est une des rares journées où le communiqué n'ait pas à parler du travail de l'infanterie. Par contre, il signale tout spécialement l'activité de la lutte d'artillerie dans le secteur de la Meuse.

La période du 11 au 20 février a été marquée par d'excellents résultats de la guerre aérienne. Seize avions et deux ballons captifs ont été abattus par nos pilotes, et quatre avions par nos canons spéciaux. En outre, vingt et un appareils ennemis, sérieusement endommagés en combats aériens, sont tombés dans leurs lignes.

Il va sans dire que, depuis lors, il y a eu d'autres victimes. Nous avons un « as » de plus, dans la personne du lieutenant Raymond, qui commande la fameuse escadrille des « Cigognes », et dont la sixième victoire officielle vient d'être enregistrée.

Nos aviateurs Garros et Marchal, qui étaient prisonniers en Allemagne, ont réussi à s'évader et à gagner, avec de grandes difficultés,

la Hollande. Le nom de Garros évoque le souvenir de nombreuses prouesses, sportives et militaires. En 1913 il traversait la Méditerranée, de Saint-Raphaël à Bizerte. On lui doit le perfectionnement qui permet au chasseur de tirer à travers l'hélice. Il avait été fait prisonnier dans la région de Courtrai en 1915. Quant à Marchal, on n'a pas oublié que, parti de Nancy pour survoler Berlin, où il jeta des tracts en guise de bombes, et atterrir en Russie, il fut obligé de prendre terre à Cholm, en Pologne occupée.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL MORDACQ

Choisi comme chef de son cabinet militaire par M. Clemenceau, le général Mordacq a les plus beaux états de service.

Né le 12 janvier 1868 à Clermont-Ferrand, entré à Saint-Cyr le 27 octobre 1887, il fait ses premières armes au 2^e régiment de zouaves. Capitaine au 105^e régiment d'infanterie le 30 décembre 1896, il est nommé en 1912 commandant en second de l'Ecole de Saint-Cyr ; il est alors lieutenant-colonel. Il publie un ouvrage remarqué : *La guerre au vingtième siècle, où il prévoit la stratégie et la tactique de la guerre actuelle*.

Dans les premiers mois des hostilités, il est promu colonel à titre temporaire et il reçoit le commandement d'une brigade d'infanterie.

Colonel à titre définitif le 22 février 1915, il est nommé, l'année suivante, général de brigade et placé à la tête de la division d'infanterie avec laquelle il s'emparera d'Aubérive.

Le général Mordacq a été promu divisionnaire le 26 novembre 1917.

Campagnes d'Algérie et du Tonkin en 1895 et 1896 ; cité à l'ordre des troupes de l'Indo-Chine le 13 février 1895, deux fois blessé, le général Mordacq a été cité à l'ordre de l'armée le 25 avril 1917 dans les termes suivants :

« Commandant une division dans un secteur difficile, vient de donner de nouvelles preuves de son activité et de son énergie en exécutant deux attaques qui ont permis de reprendre à l'ennemi des positions importantes. »

Le général Mordacq est officier de la Légion d'honneur.

UN PROBLÈME D'ACTUALITÉ

Quelles sont les disponibilités de l'Allemagne ?

Dans une série d'articles publiés l'an dernier dans le *Pays de France*, nous avons envisagé les grands problèmes soulevés par la question des effectifs ennemis.

Rappelons dans leurs grandes lignes les conclusions de cette étude.

Au début de la guerre, nos ennemis disposaient de 4.500.000 hommes ; mais ce chiffre ne correspondait nullement aux possibilités réelles de l'incorporation ; faute de crédits suffisants, un nombre considérable de mobilisables ne figurait pas sur les registres de l'armée. Les visites successives, dites de récupération, celles d'incorporation des classes de 1914 à 1920 inclus (1), portent les disponibilités de nos ennemis, depuis le début de la guerre jusqu'à maintenant, à 14.000.000 d'hommes environ. Mais tous les hommes appelés devant les conseils n'ont pas été incorporés, loin de là même, car ces mobilisables de « seconde catégorie », au point de vue santé, ont donné un déchet de 2.250.000 hommes réformés.

De l'imposant total de 14 millions d'hommes il reste, dès lors, moins de 12.000.000 d'incorporés ; ce serait encore beaucoup, mais diverses causes ont réduit ce chiffre de plus de moitié ; 4.225.000 hommes perdus pour l'armée par faits de guerre, dont 2.500.000 morts et le reste de réformés invalides, près de 600.000 prisonniers apportent déjà une importante diminution aux effectifs. Ce n'est pas tout : un autre million d'hommes perdus pour le service, comprenant des blessés en traitement et des militaires en sursis d'appel. Ajoutons enfin 500.000 réservistes restés à l'étranger ; c'est donc, au total, plus de 8 millions et demi d'hommes qu'il faut retrancher du chiffre primitif.

Que reste-t-il donc à nos ennemis ? Moins de 5.500.000 soldats, dont 500.000 au moins à l'intérieur. Ces 5 millions d'hommes sont groupés en 240 divisions environ, chiffre important, car il marque un accroissement de 116 divisions depuis août 1914 (2).

Les possibilités de l'Allemagne ne sont pas les seules à envisager ; celles des autres puissances du groupe des centraux demandent à être précisées : l'Autriche possède 81 divisions ; la Turquie, 48, enfin la Bulgarie, 14 ; c'est donc un total de 380 divisions qui représente l'ensemble des masses ennemis. Comment sont répartis ces groupements ? C'est ce que nous allons étudier maintenant.

LA RÉPARTITION DES FORCES

FRONT D'OCCIDENT. — Depuis plusieurs mois, nos ennemis avaient en ligne sur notre front environ 150 divisions, toutes allemandes et réparties à raison d'un tiers devant les Anglais et deux tiers devant nous. Dès la fin de 1917, le nombre des divisions en ligne sur notre front a été porté à 154. Actuellement les Allemands ont groupé sur notre front 174 divisions identifiées, dont le tiers est en réserve et le reste en ligne. Ces unités nouvelles ont été prélevées à raison de 4 en Italie, 16 en Russie (3). Ces 174 divisions allemandes représentent-elles la totalité des forces concentrées sur notre front ? Il semble que non ; 3 divisions autrichiennes sont parties d'Italie, 2 divisions turques et 2 divisions bulgares semblent avoir été retirées du front roumain ; enfin le 177^e régiment turc, qui figurait en Macédoine dans la division des lacs (Ochrida et Presba) semble, lui aussi, avoir été acheminé vers une nouvelle destination. Ces éléments représentent-ils la masse de mouvements que les pays vassaux doivent fournir à l'Allemagne pour leur offensive et dont la presse allemande fait tant de cas ? C'est possible ; en tout cas, ce renfort ne porterait jamais le nombre de divisions en ligne devant nous qu'à 181 divisions.

Des nouvelles toutes récentes, et dont il n'est pas encore possible à

(1) Les classes de 1914 à 1919 inclus ont été incorporées, 1920 est recensée et sera prochainement appelée.

(2) La répartition a successivement été la suivante :

août 1914, 123 divisions avec 1.500 bataillons, près de 100 divisions sur notre front ; août 1915, 170 divisions, 1.900 bataillons ; août 1916, 180 divisions, 2.000 bataillons ; août 1917, 240 divisions, 2.334 bataillons.

(3) Suivant des renseignements officiels anglais, les Allemands, contrairement aux clauses de l'armistice passé avec les Russes, ont amené sur notre front, en décembre, les divisions suivantes :

3^e division, Vilna, 16 décembre : arrivée en Flandres le 21 décembre ; 4^e bavaroise, Tarnopol, 19 décembre : Champagne, 23 décembre ; 81^e division de réserve, Pinsk, 20 décembre : Lille, 26 décembre ; 42^e division, Varsovie, 23 décembre : Flandres, 2 janvier ; 203^e division, Riga, 26 décembre : Champagne, 2 janvier ; 84^e division, Novogrodek, 31 décembre ; région de Verdun, 7 janvier.

l'heure actuelle de contrôler l'exactitude, parlent en outre d'importants mouvements de troupes du front russe-roumain vers les fronts de France, d'Italie et de Macédoine : troupes allemandes de notre côté, autrichiennes vers l'Italie, bulgares en Macédoine. Nombre de ces unités n'ont pas encore été identifiées d'une façon précise, on peut cependant supposer que le nombre des divisions amenées récemment s'élève à une vingtaine. Si ces nouvelles se trouvaient confirmées, c'est 200 divisions environ que nous aurions devant nous ; il ne semble pas probable, en effet, que, dans les circonstances actuelles et jusqu'à nouvel ordre, nos ennemis soient à même de dégarnir plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici sur le front russe. La part militaire effective que l'Allemagne prend, appuyée par l'Autriche, dans les luttes intérieures de la Russie oblige nos ennemis à maintenir pour le moins des divisions appauvries en hommes et en matériel qui garnissent le front russe-roumain.

Au front d'occident se rattache le front italien. Lors de l'offensive austro-allemande, on comptait, de ce côté, 45 divisions autrichiennes et 7 divisions allemandes. Aujourd'hui on n'identifie plus que 42 divisions autrichiennes et 3 allemandes. Nous venons de voir que ces unités ont probablement été acheminées sur notre front.

Dans l'ensemble, le front d'occident totalise environ 240 à 245 divisions ennemis.

FRONT RUSSO-ROUMAN. — Ce front, aux temps de sa splendeur et avant la trahison combinée des ministres infidèles du tsar et des éléments maximalistes, avait totalisé jusqu'à 92 divisions allemandes, 33 à 35 autrichiennes, 7 turques et quelques bulgares. En tout, 140 divisions environ. Ce chiffre fut progressivement réduit ; en novembre 1917, on comptait 117 divisions, dont 80 allemandes. Actuellement il reste de Riga à la mer Noire tout au plus 80 à 85 divisions très diminuées à tous les points de vue. Il semble que, jusqu'à nouvel ordre, ce nombre ne puisse être sensiblement réduit.

C'est, malgré tout, depuis le milieu de 1917, environ 50 ou 60 divisions qui ont été acheminées de l'est vers l'ouest et certainement un nombre proportionnellement plus grand d'hommes et de matériel. On peut donc dire, sans crainte d'exagération, que le tiers, sinon la moitié, de la puissance de l'armée ennemie du front russe-roumain a été amené sur l'autre front. Ce qui en reste est juste suffisant pour répondre aux besoins de l'heure présente.

FRONT DE MACÉDOINE. — Nos ennemis, sous le commandement de l'allemand von Scholtz, totalisent sur ce front 2 divisions autrichiennes (Albanie), 1 division mixte, allemande, bulgare et autrichienne (Ochrida), 3 divisions allemandes (Monastir), 12 divisions bulgares (reste du front jusqu'à la mer). Au total, nous comptons donc 18 divisions.

FRONT D'ASIE. — Dans la région du Caucase et de la Perse, l'armée qui faisait face aux Russes comprenait jusqu'à ces derniers temps 14 divisions turques réparties en deux armées : la I^e et la III^e.

En Mésopotamie, l'armée ottomane, forte primitivement de 3 divisions, a été portée ensuite à 7 ; aujourd'hui elle ne compte guère que 40.000 hommes qui forment la VI^e armée.

En Arabie, 4 divisions sont demeurées et, pour ainsi dire, cernées ; 2 divisions sont dans le voisinage d'Aden, une dans le Hedjaz, une dans l'Assir.

En Palestine, la IV^e armée s'est disloquée ; elle forme maintenant les VII^e et VIII^e armées auxquelles il reste, après leur série de défaites, les groupements de 12 divisions.

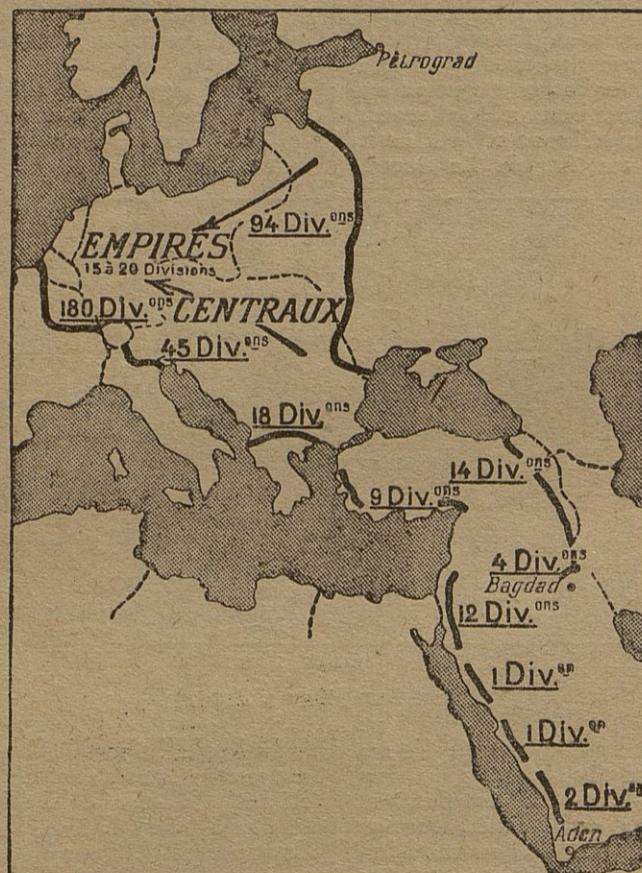
L'ensemble des armées turques qui défendent le sol de l'empire ottoman s'élève donc à 37 divisions ; 9 autres divisions sont réparties le long des côtes pour faire face à un débarquement éventuel ; elles sont très diminuées, d'ailleurs, par les prélevements successifs effectués dans leurs unités, en vue de renforcer l'armée de Palestine. Les deux dernières divisions turques, jusqu'ici à Brâila, sur le Danube, où elles faisaient partie de la III^e armée bulgare (Nerizoff), sont peut-être sur notre front. Il semble que ce soit là l'extrême limite de l'aide que peut apporter la Turquie à ses amis allemands ; ce qui reste au Caucase est juste capable de renforcer les groupements de la VI^e armée (Mésopotamie) et de la IV^e (Palestine).

Le moment semble venu de conclure.

Jusqu'au moment où elle ne sera pas débarrassée de la crainte de la contagion maximaliste, c'est-à-dire jusqu'au triomphe définitif des éléments contre-révolutionnaires russes, l'Allemagne ne pourra retirer du front russe-roumain beaucoup plus qu'elle ne l'a fait jusqu'ici. En Macédoine, on ne peut enlever plus d'une ou deux divisions. Enfin, en Turquie, les deux armées libérées au Caucase serviront tout au plus à combler les vides des armées de Mésopotamie et de Palestine.

On semble donc être arrivé à la stabilisation temporaire.

A. G.

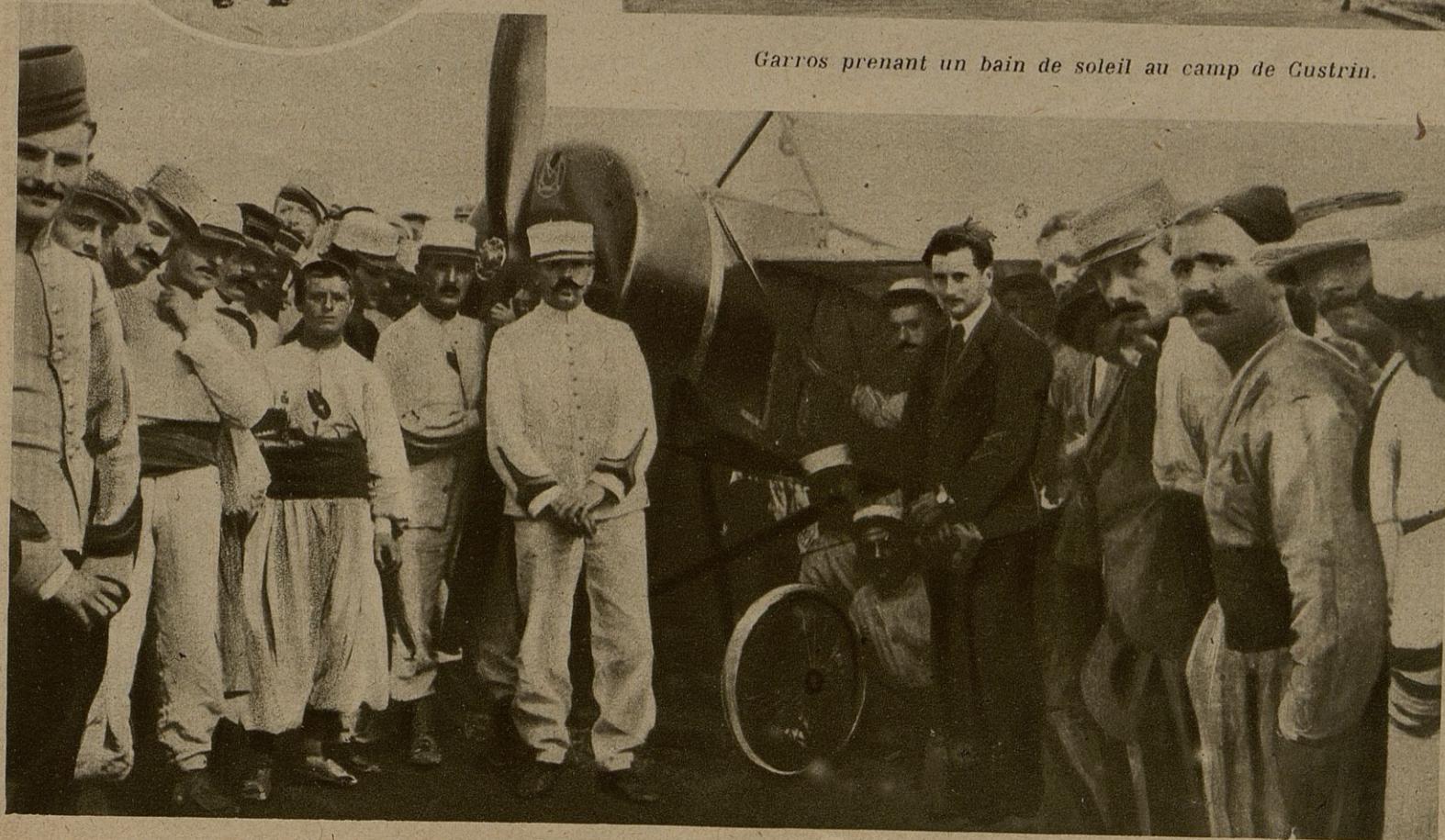


LA RÉPARTITION DES EFFECTIFS ENNEMIS.

GARROS ET MARCHAL ÉVADÉS D'ALLEMAGNE

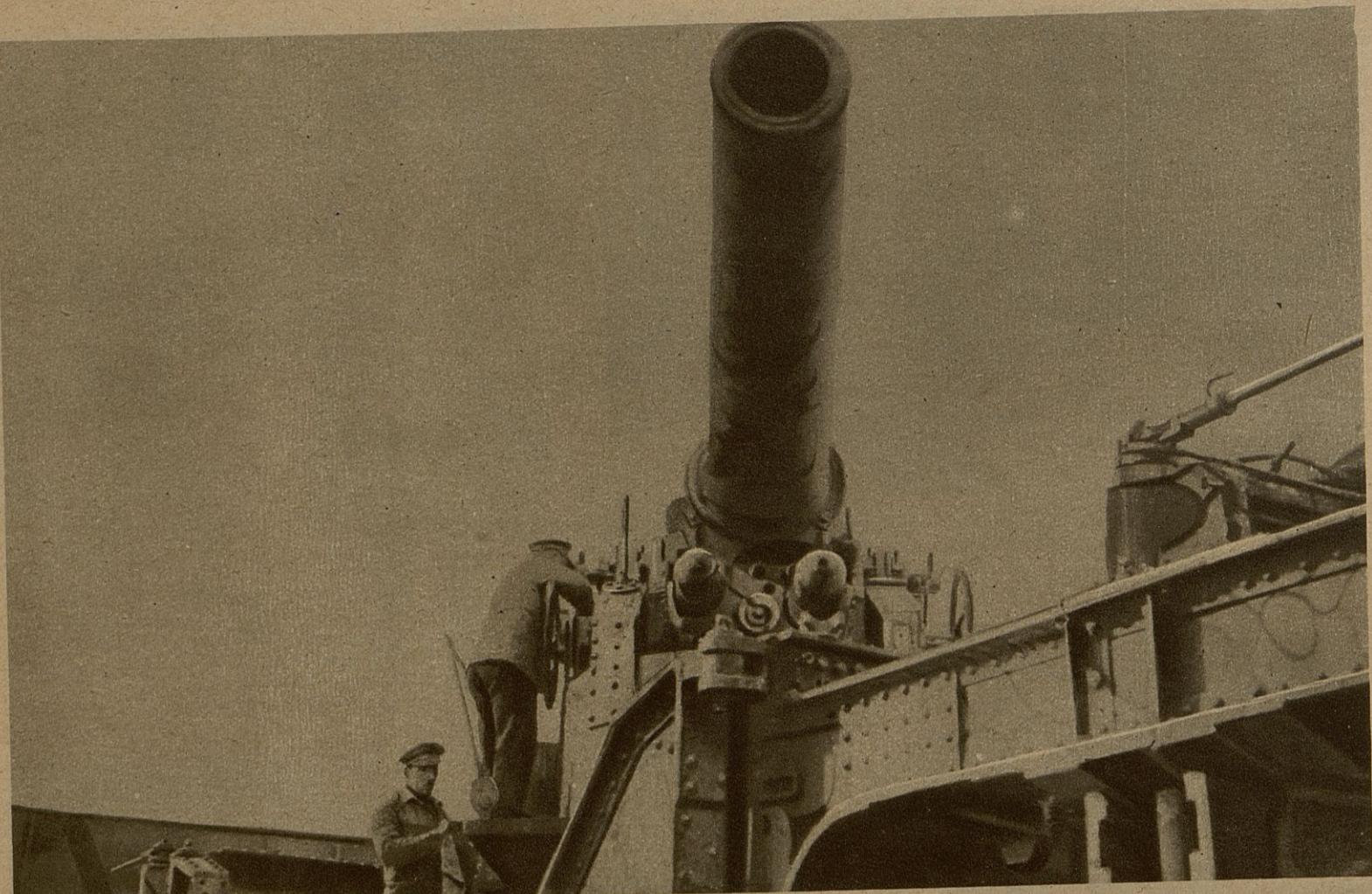


Garros prenant un bain de soleil au camp de Gustrin.

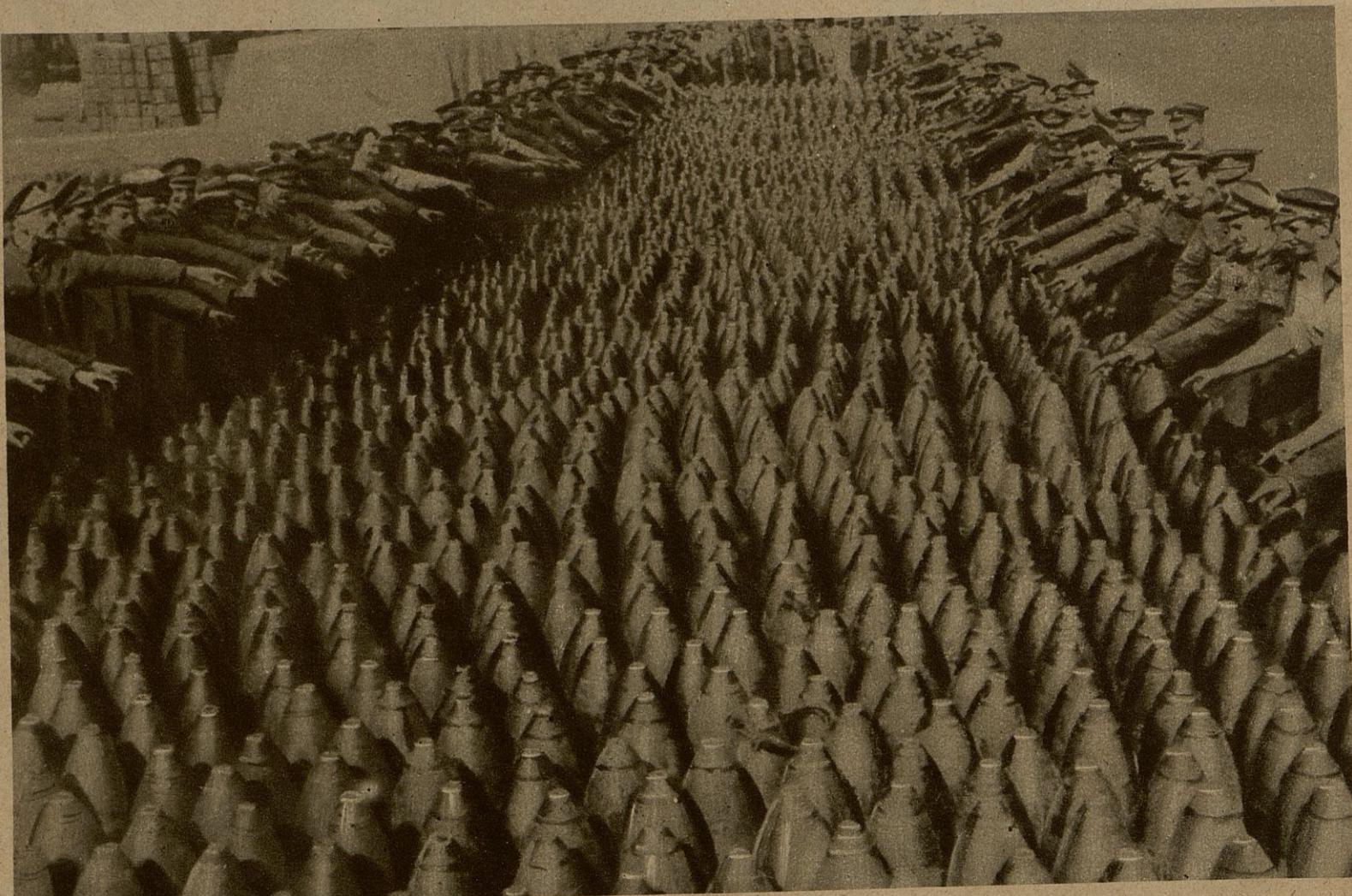


Garros, prisonnier des Boches depuis le 18 avril 1915, s'est évadé avec Marchal fait prisonnier à la suite de son vol au-dessus de Berlin. Autour du portrait de Marchal en médaillon, voici Garros dans sa cellule ; puis Marchal, le prince russe aviateur Xerceoulitze et Garros. A gauche, Garros devant l'appareil muni du dispositif de son invention permettant de tirer à travers l'hélice. En bas, Garros à Bizerte en 1913 après sa traversée de la Méditerranée.

L'ARTILLERIE LOURDE BRITANNIQUE



La monstrueuse pièce, tapie sur son affût géant et artistement camouflée, est en position de combat. Les pointeurs s'occupent maintenant du réglage de son tir, qui s'obtient par la manœuvre de rouages compliqués et délicats. Bientôt elle sera prête à lancer dans les lignes allemandes les obus dont elle est largement approvisionnée.



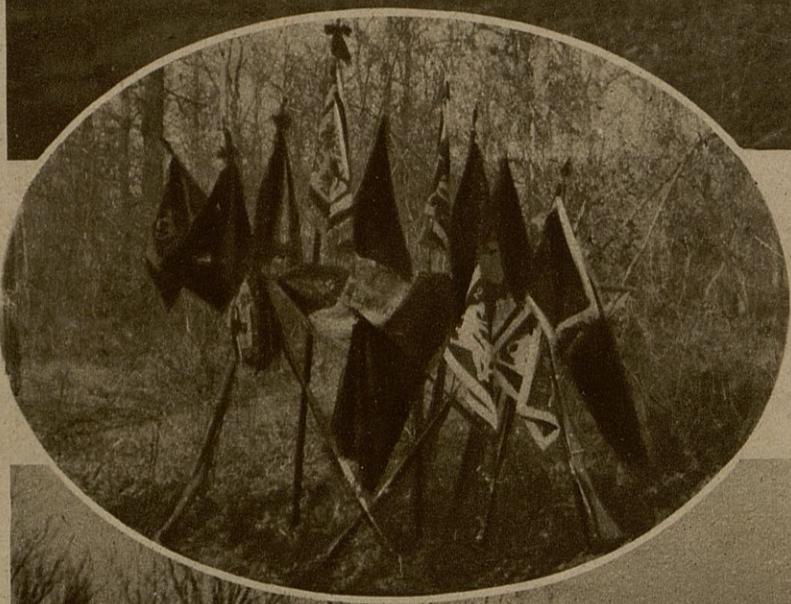
Ce qui frappe tout d'abord, quand on pénètre dans la zone des armées britanniques, c'est la quantité de munitions de guerre qui y sont accumulées. Voici, dans un dépôt, une provision d'obus de gros calibre. « Voilà ce que nous demandons ! Nous n'en aurons jamais assez ! » crient ensemble les tommies qui entourent cette réserve impressionnante. Ils savent que leurs camarades mobilisés dans les usines leur en fourniront autant qu'ils en voudront.

LA RÉPARATION D'UNE SAPE PAR NOS SOLDATS



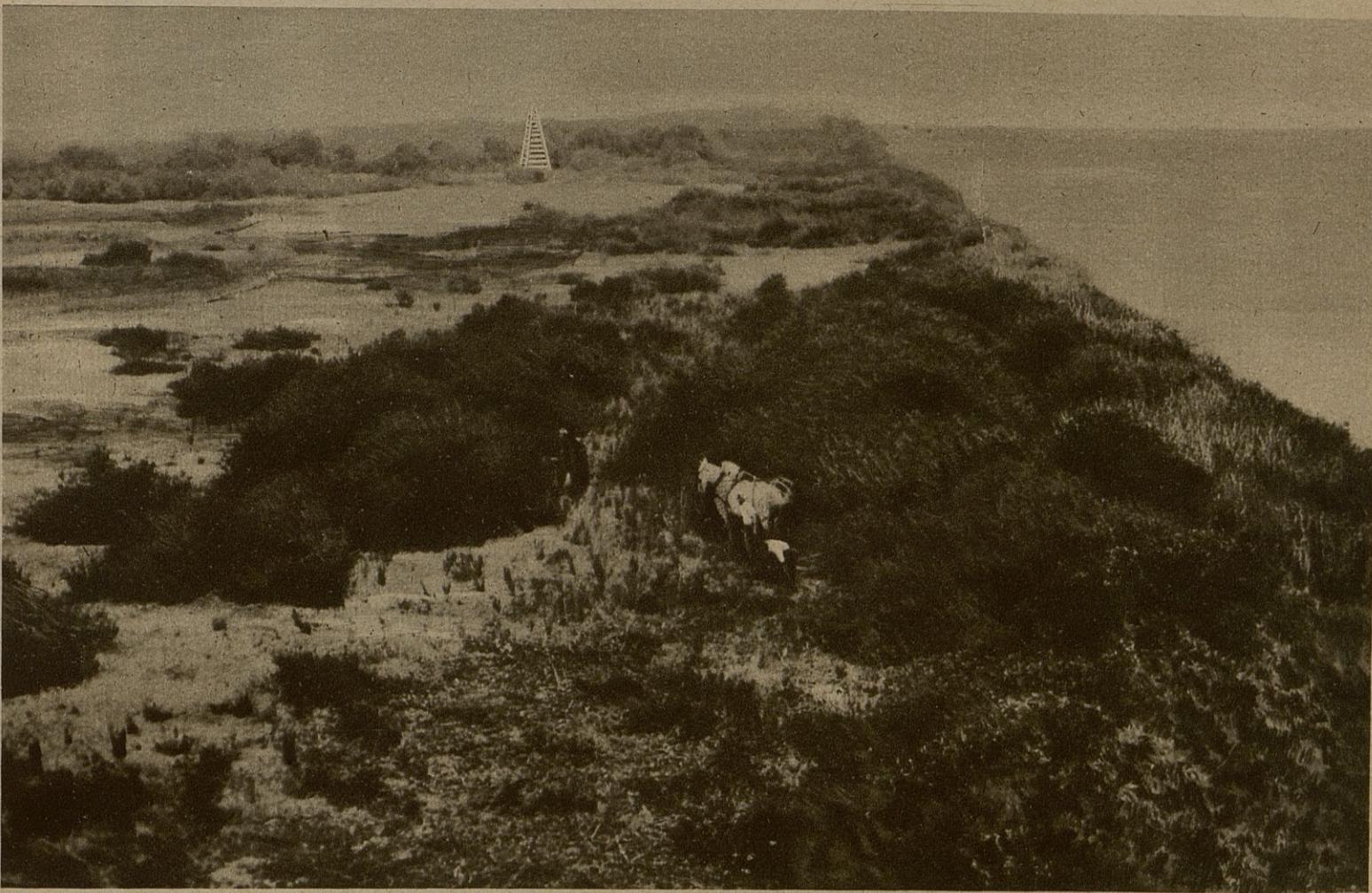
La guerre d'aujourd'hui exige chez ceux qui la font autant d'ingéniosité que de bravoure. Le poilu doit être toujours prêt à poser le fusil pour manier la pelle du terrassier, ou jouer de la hache du charpentier, comme on le voit ici. Cette scène se passe dans une sape que nos hommes poussaient contre un ouvrage ennemi et qu'un obus boche a sérieusement endommagée ; aussitôt, ils se sont mis à l'œuvre pour la réparer ; voici la sape parfaitement étançonnée.

DEUX BELLES CÉRÉMONIES MILITAIRES

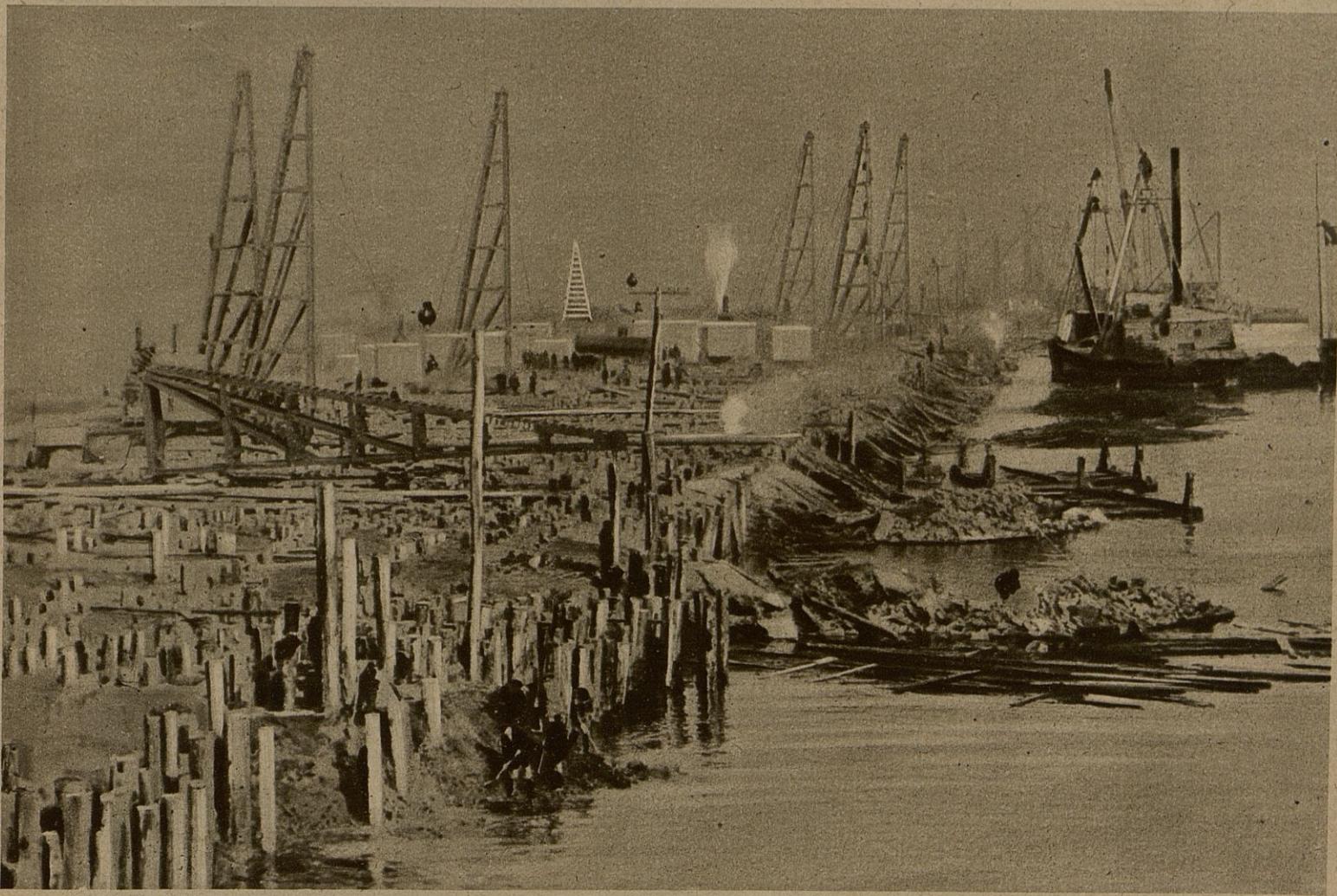


Le 17 février, était remis au colonel et à une délégation du 152^e d'infanterie un fanion d'honneur que lui offrait la ville de Gérardmer et qu'on voit ici, dans le médaillon, entouré des autres fanions du régiment. La photographie du haut de la page a été prise au moment de la présentation de ce fanion à un bataillon qui revient des tranchées. Au dessous c'est à droite le drapeau de la légion polonaise et, en bas, la revue, récemment passée au Puy, de cette légion.

UN EXEMPLE DE L'INITIATIVE AMÉRICAINE



Voici l'état dans lequel se trouvait l'île il y a trois mois, lorsque les premiers travailleurs, que l'on voit ici au premier plan, y furent amenés pour l'approprier à l'établissement de chantiers navals. Il a fallu débroussailler le terrain, le niveler, en combler les fondrières, en régulariser les abords et enfin y installer les chantiers avec leurs accessoires.



On a, par ces photographies, un exemple saisissant de la rapidité avec laquelle le gouvernement des Etats-Unis a tiré parti pour la guerre des ressources les plus diverses du pays. Elles représentent une petite île que son aridité rendait impropre à toute utilisation; en trois mois elle est devenue un centre de constructions navales, pourvu des matériaux nécessaires à la construction immédiate en série de cinquante cargos qui y sont déjà en chantier.

UNE REVUE DES TROUPES FRANÇAISES EN ITALIE

10



Dans le secteur que les troupes françaises occupent en Italie, une de nos divisions qui va partir pour prendre la relève en première ligne, ou elle s'est déjà distinguée, vient d'être passée en revue par deux grands chefs dont les noms évoquent en foule les souvenirs glorieux : le général Fayolle et le général Maistre. De nombreux spectateurs, venus de la ville voisine, assistaient à la revue de nos troupes, qui sont populaires en Italie où leurs brillants débuts ont soulevé l'admiration générale et où, dans toutes les villes qu'elles ont traversées en se rendant au front, elles ont été acclamées avec un enthousiasme sincère.

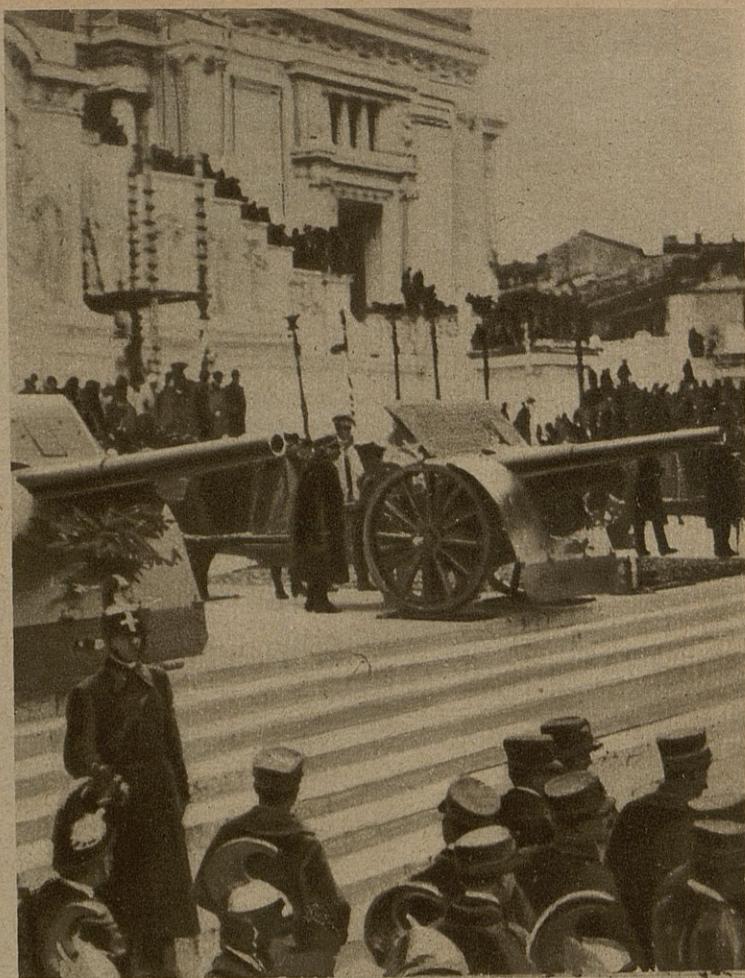
LA SIGNATURE A BREST-LITOVSK DE LA PAIX AVEC L'UKRAINE



Dans la nuit du 8 au 9 février ont pris fin, à Brest-Litovsk, les débats qui ont abouti à la conclusion de la paix entre les Empires centraux et la république de l'Ukraine. Cette photographie a été prise au cours de la séance de clôture. On y voit les principaux négociateurs signant le traité de paix. Ce sont : 1. le comte Czernin, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie ; 2. von Kuhlmann, secrétaire d'Etat des affaires étrangères d'Allemagne ; 3. Radoslavoff, président du conseil des ministres de Bulgarie ; 4. Talaat pacha, grand vizir de Turquie ; 5. général Hoffmann, plénipotentiaire du commandement supérieur de l'armée allemande ; 6. Lewytsky, membre de la délégation ukrainienne.



Ce tas de débris est ce qui reste du dirigeable qui, le 20 février, obligé par une avarie de descendre près de terre, heurta un rocher au pied du phare de la Hève et fut détruit par une explosion.



Dernièrement a eu lieu à Rome la remise solennelle de la batterie d'artillerie offerte par souscription à l'armée par le peuple italien, et qui porte le nom de « Cesar Battisti » en souvenir du martyr de l'irrédentisme.

SUR LE FRONT ORIENTAL

La confirmation écrite de la capitulation russe, que réclamait le gouvernement allemand, a été consentie sans grandes difficultés par le gouvernement léniniste. Mais le grand état-major boche, affectant de considérer cet acte comme le résultat d'une décision révocable, a annoncé que ses armées poursuivraient leur marche à travers la Russie tant que la paix ne serait pas régulièrement signée entre délégués des Empires centraux et bolcheviks convoqués à cet effet à Brest-Litovsk. A la date du 28 février, les signatures n'étaient pas encore échangées, mais on les regardait comme telles, car les bolcheviks ont accepté toutes les conditions imposées par l'Allemagne. Les armées allemandes poursuivent donc leur marche ; l'une d'elles aurait pour objectif l'occupation de Petrograd jusqu'à ce que les conditions de la paix soient exécutées par les Russes. Cette prétention, que souligne la rapidité de la progression des Boches vers la capitale, alarme sérieusement les bolcheviks. Ils ont proclamé l'état de siège à Petrograd et fait creuser des tranchées autour de la ville ; ils distribuent des armes à tous ceux qui veulent la défendre. Les Allemands d'ailleurs n'avancent pas avec une égale facilité dans tous les secteurs. Ainsi on annonçait, le 26, qu'après être entrés dans la ville de Pskow, ils en avaient été chassés par des volontaires russes et n'avaient pu la reprendre qu'après qu'elle eût, à plusieurs reprises, passé de mains en mains. Les communiqués des Allemands signalent d'autres engagements, plus ou moins sérieux, entre leurs avant-gardes et des partis russes ; mais ils enregistrent aussi, au cours de leur avance, la capture de nombreux prisonniers et de tout le matériel de guerre abandonné par les Russes.

Quant aux pourparlers entre les représentants des Empires centraux et la Roumanie en vue de la paix, ils étaient peu avancés à la date du 28 février, les diplomates austro-allemands ayant trouvé dans le général Averescu un négociateur moins facile à intimider que les bavards de Petrograd.

Les Turcs se sont empressés de profiter des circonstances actuelles pour rentrer dans leurs possessions de la mer Noire d'où les Russes les avaient chassés ; on annonce qu'ils ont réoccupé Trébizonde.

PALESTINE. — Le général Allenby n'a négligé aucune occasion de développer ses récents succès. On annonçait, le 23 février, que ses troupes s'étaient emparées de Jéricho, en turc Er Riha. Cette localité célèbre est située à environ 24 kilomètres et demi au nord-est de Jérusalem, dans la vallée du Jourdain. Plusieurs routes et sentiers la traversent ou passent à proximité. Quoique tombée au rang de bourgade, elle offre encore une certaine importance par la position qu'elle occupe sur la route de Jérusalem.

Le général Falkenhayn aurait pris la direction des affaires militaires en Syrie.

CONCOURS N° 1



LE PORTRAIT MYSTÉRIEUX

(Voir l'exposé du concours et la liste des prix, page III des annonces.)

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 176 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Infirmières américaines dans nos tranchées. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Le Retour aux Tranchées

(CARNET D'UN POILU)

MARDI. — Le colonel a donné un ordre, et le régiment s'est mis en marche. C'est la troisième fois que nous faisons cette route-ci — car nous avons la chance de retourner aux mêmes tranchées — et elle nous est déjà familière. Nous savons que nous rencontrons un village encore et trois fermes isolées.

A 5 heures, la grand'halte. On a mangé en une demi-heure. On est resté une autre demi-heure assis sur l'herbe humide, et on repart. Une lueur grise et mourante stagne encore sur la plaine. Elle noie les lignes et les détails, et nous ne sommes plus, dans cette pénombre, que des silhouettes informes, estompées de mystère, courbées sous l'approche fatale de la nuit...

Peu à peu, les ténèbres ont vaincu, glacées, sifflantes d'un vent qui est né de la mort du jour. Nous marchons sans conscience, presque sans fatigue ; nous sommes les humbles cellules d'un seul corps, les parcelles vivantes d'une longue bête multiple et rampante : le régiment.

Personne ne parle. Parfois, un grognement, un ordre à voix basse, et c'est tout. Si l'un de nous bute, secouant sa ferraille, l'adjudant, en serre-file, jure entre ses dents.

On aperçoit devant soi, surgissant de l'horizon sombre, des fusées qui montent et puis s'étaillent en nappes blafardes de lumière, et puis s'éteignent net. A droite et à gauche, le canon tape à coups sourds et redoublés, éveillant des échos graves qui roulent et rebondissent. Mais, devant nous, le secteur est calme. Il paraît qu'il est aussi tranquille depuis deux mois. Je préfère ça.

Vers 11 heures, le régiment se disloque : mon bataillon continuera tout droit ; les autres vont prendre les portions est et ouest du secteur. Puis, une par une, les compagnies de mon bataillon s'enfoncent dans l'obscurité, vite englouties par le silence. Nous marchons encore un peu. Un arrêt. On piétine, tassés sur les premiers rangs par ceux de derrière.

Peu à peu nous avançons, par secousses à peine sensibles : trois ou quatre petits pas et, de nouveau, l'arrêt.

Le tour de mon escouade arrive. En file indienne nous suivons le cabot à qui le chemin a été expliqué.

Les murailles de terre argileuse se resserrent fréquemment ; mon sac est coincé et je dois reculer, me dégager, pour passer ensuite de biais. D'autres fois, mon fusil s'accroche à une poutre qui forme pont au-dessus de ma tête. Ou bien les caillebotis céderont sous mes pieds, j'enfonce dans la boue liquide, ou, la musette retenue par une claire griffue, je suis obligé de tirer doucement, crainte d'une déchirure. Et, tout cela, en se répétant pour mes camarades, occasionne à chaque instant des à-coups, des heurts. Incertitude, impatience :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien. On repart.

Enfin, nous sommes arrivés à notre abri.

Il faut baisser la tête pour descendre prudemment un couloir exigu qui s'enfonce sous terre et, bientôt, s'élargit : c'est la « cagna », la chambrée taupinière, qui reçoit l'air par deux étroites cheminées.

Le cabot allume une bougie dont la flamme hésite, se couche, puis se redresse, droite et pointue, rejetant l'ombre, en masses épaisses, dans les coins, derrière les couchettes et tout au fond de l'abri où sa lueur est impuissante.

D'autres bougies s'allument, achetées au cantonnement. Il faut bien retrouver son pied : un casier fait de grosses branches, trop court pour qu'on puisse allonger les jambes, dur aux reins, sa peau de mouton, matelas sommaire, ses bottes de tranchées, en caoutchouc, qu'on enfilerait par-dessus les godillots, puis déboucler le sac dont les courroies rudes vous ont meurtri la chair des épaules.

Mais pas de luxe inutile. Pffûûû ! La bougie est éteinte. Les copains m'imitent. Seule demeure allumée celle que le cabot a fichée dans le chandelier de fil de fer qui s'applique à la paroi. Cette bougie-là, c'est le gouvernement qui la paie. Elle éclaire officiellement. Les nôtres, il faut qu'elles durent pour les moments où nous écrirons, avec un crayon-encre et sur un bloc de mauvais papier, des lettres qui finissent toujours par ces mots :

« Je t'embrasse bien fort, et vivement qu'on revienne ! »...

Je suis éreinté par la marche. Comme je vais dormir en sauvage, farouchement crispé, blotti dans le sommeil, pour n'en sortir que le plus tard possible !



C'est du courage en bidon !

Quelle joie j'éprouverais à me délester du ceinturon qu'alourdissent les trois cartouchières pleines à craquer, à me débarrasser de la baïonnette qui me gêne le flanc et s'embarrasse dans mes jambes, de la boîte à masque qui brinqueballe sur mon ventre. Mais l'ordre est formel : je ne dois rien quitter si ce n'est la musette et le bidon. Il est interdit de se déséquiper.

On dort de la façon la plus incommode, on souffre en dormant, mais on dort !

Me voici couché, les jambes repliées, les genoux hauts : tous les casiers mesurent au maximum 1 m. 20. C'est un peu court.

Et, brusquement, comme je roulerais dans un abîme à pic, je tombe dans le sommeil tout d'une pièce.

Je dors depuis une dizaine de minutes, délicieusement anéanti, quand on me réveille. Quelqu'un me secoue l'épaule. J'ouvre péniblement les yeux : c'est le cabot. Je grogne :

— Quoi ? Alerte ?

— Non, mon pauvre vieux. Mais on a tiré au sort pour les tours de garde. C'est toi qui commences avec Souchal !

C'est la vie ! la vie du front ! La fatalité ne veut pas que je dorme cette nuit : tant pis ! Je me résigne.

Je remplace mon bérét par le casque. Je prends mon fusil, je le charge. Souchal est prêt ; son lebel à la main, il siffle je ne sais quoi dans son quart bosselé.

Il me tend son bidon :

— Un peu de rhum ? J'en ai un kilo.

J'accepte. Le rhum ça réveille et ça chasse un peu le froid. Le cabot me presse de sortir. Il a hâte — comme je le comprends ! — d'être revenu à la cagna pour pouvoir « piquer un roupillon ».

Derrière lui nous remontons la pente du couloir. L'air hostile de la nuit nous pique instantanément la figure et les mains.

En silence nous parvenons à la tranchée de première ligne. On distingue à peine les piquets les plus rapprochés du parapet d'où pendent, emmêlés, des fils de fer barbelés.

La main du cabot me saisit le bras. C'est là qu'est l'étroit sentier ménagé à travers le réseau, par où nous pourrons arriver au poste d'écoute : un entonnoir de 280.

Nous grimpons l'un après l'autre sur le parapet et nous râpons, doucement, lentement, sans qu'aucun bruit ne nous décale.

Nous sommes dans l'entonnoir. Il était temps. Une fusée jaillit, s'épanouit et retombe, qui nous aurait sûrement dénoncés. C'eût été alors le claquement répété des mitrailleuses, les balles qui se suivent en sifflant.

Quand la nuit s'est de nouveau refermée sur nous, le cabot nous serre la main et repart. Nous tendons l'oreille sans rien entendre de son retour. Une autre fusée ! Va-t-il être repéré ?... Non. Nulle détonation ne troue le silence. C'est une veine !

Il s'agit maintenant de bien guetter les bruits et les ténèbres qui nous font face. De chaque côté de nous, à cinquante mètres, il y a un poste pareil au nôtre, deux hommes inquiets, immobiles, qui bandent leurs sens auditif et visuel d'un effort continu.

D'abord la nuit semble pleine de formes mouvantes et le silence chuchote à nos oreilles. Une angoisse nous serre le cœur, nous fait battre le sang dans la gorge à grands coups précipités. C'est que nous sommes responsables : si quelque patrouille ennemie nous surprend, nous égorgé ou nous supprime par le simple jet d'une grenade, ceux qui comptent sur nous courront les risques les plus graves. Il n'y a pas que notre peau à défendre, il y a celle des camarades !

La boue monte plus haut que nos chevilles. Nous la sentons peu à peu qui nous glace les pieds. Le froid qu'elle leur communique est, au début, insignifiant. Mais il insiste, se précise, devient plus aigu et plus profond à la fois. Il pince, il mord, acharné. Il assaille nos pieds enlisés de mille pointes suppliciantes, les harcèle d'affreuses tenailles et la douleur est si forte, après deux heures de cette torture, que des larmes nous coulent des yeux...

Les heures passent. Nous souffrons atrocement des pieds. Cette attente muette, sans mouvement et qui dure, est poignante, harassante ! Et la lutte horrible contre le sommeil !...

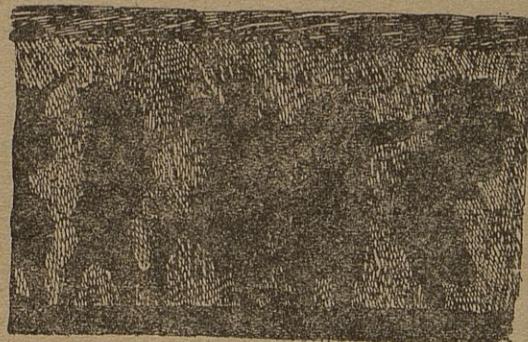
A 5 heures, le cabot viendra, et nous retournerons à la tranchée continuer la garde derrière le parapet, car le jour naissant ne nous permettrait pas plus tard le retour.

L'aurore humide et glacée s'abattra sur nos épaules et de longs frissons nous secoueront.

Puis ce sera l'abri. Nous dormirons jusqu'à la soupe ; nous mangerons de bon appétit ; nous nous partagerons des sardines et du saucisson ; nous dirons des blagues en fumant ; le cabot

d'ordinaire nous apportera les lettres : les adorables, les chères lettres pleines d'une joie miraculeuse, pleines de bonté, de douceur bienveillante, baume divin, cordial généreux ! Alors, oubliant la nuit passée, nous serons prêts pour la prochaine nuit (cette fois, Souchal et moi, nous veillerons de 6 heures à minuit), prêts pour les sept jours de tranchées : sept jours, parce que le secteur est calme.

RENÉ THIELL.



La relève.



Une lettre !



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LA RUSSIE AU LENDEMAIN DU TRAITÉ DE PAIX

ne sachant en vérité comment il allait se tirer d'affaire lorsque, soudain, une échelle s'offrit à eux, qui leur permit l'accès d'une porte de grenier percée suffisamment haut dans le mur pour qu'ils pussent espérer gagner par ce chemin le toit du bâtiment, et de là...

Vivement, l'Arbi gravit les échelons et, ayant poussé la porte, entra le premier, suivi de la jeune fille : tout de suite avisant une lucarne ouverte dans la toiture :

— Voilà notre affaire, déclara-t-elle joyeuse.

Au même moment le plancher s'effondra sous eux et ils tombèrent dans le vide par une trappe à laquelle ils n'avaient pas pris garde et dont ils avaient, à leur insu, déclenché le ressort.

Comme ils se relevaient, tout meutris, ils demeurèrent interdits en reconnaissant qu'ils étaient tombés dans le cachot de Suzy !...

Mais soudain, derrière eux, un éclat de rire éclata, qui les fit se retourner brusquement : Pancho Lopez était là, qui les considérait d'un air narquois.

Sans doute, prévenu par ses espions, avait-il suivi pas à pas les prisonniers dans leur fuite, prévoyant que fatalement cette fuite devait les ramener là...

— En vérité, miss Morton, fit-il rai'leur, voilà qui n'est guère poli de brûler ainsi la politesse aux gens qui vous offraient une hospitalité si cordiale et si désintéressée...

— Faites-moi grâce de vos sarcasmes, répliqua avec dignité la jeune fille, je suis entre vos mains et je préte à subir mon sort ; mais délivrez-moi de votre présence.

— Voilà précisément un vœu qu'il m'est impossible d'exaucer, miss, répondit-il : vous relevez de la juridiction du gouverneur qui a, seul, qualité pour disposer de vous...

Il fit un signe et des hommes qui attendaient en dehors du cachot y pénétrèrent.

— Vous me rendez au moins cette justice que j'avais fait tout ce qui dépendait de moi pour vous tirer d'affaire. Vous nous dites ardente patriote !... Vous aviez cependant un beau rôle à jouer dans l'intérêt de votre pays en vous alliant à moi !...

— Il y a des alliances qui déshonorent, répliqua-t-elle...

Le visage du misérable s'empourpra de colère : le colonel prussien von Glo-kau n'était pas d'un tempérament à s'incliner devant une volonté plus forte que la sienne.

— Je vous briserai, prononça-t-il entre ses dents.

— Vous pouvez faire de mon corps ce qui vous convient, répliqua-t-elle, mais vous n'arracherez de moi rien qui puisse compromettre ma patrie ou porter atteinte au nom que m'a laissé mon père.

En ce moment, on franchissait le seuil du cabinet du gouverneur.

Celui-ci, assis devant son bureau, se leva sur un signe impérieux de Pancho, et présenta courtoisement son siège à Suzy qui s'y laissa tomber.

Une main prévenante poussa vers la sienne une écritoire où se trouvait une plume.

— Ecrivez, commanda Pancho.

— J'écrirai lorsque je saurai ce que vous voulez que j'écrive.

« Mon général, un hasard providentiel me met au courant des projets de l'ennemi. Contremairement à ses premières intentions, il abandonne la passe d'El Diabolo et se dirige vers Mexico : hâtez-vous donc vers la passe qui est encore libre, mais où la retraite peut vous être coupée d'ici quarante-huit heures. »

Suzy avait gardé, durant qu'il parlait, sa plume suspendue ; quand il eut fini, elle la posa, déclarant froidement :

— Avez-vous sincèrement pensé que je me prêterais à une semblable trahison ?

Il inclina son visage impassible et répondit :

— Tout comme j'ai pensé que celui-ci — il désignait l'Arbi que des gardiens encadraient dans un coin de la pièce — se chargerait volontiers de porter ce message au général Carrington.

En proie à une soudaine fureur, l'ancien légionnaire poussa un rugissement de fauve et tenta de se débarrasser de ses gardiens :

— Triple brute, hurla-t-il, me prends-tu donc pour un Boche que tu as pu penser que je me déshonorerais à ce point ?

Dédaigneux de l'insulte, l'autre répliqua, le sourire aux lèvres :

— J'ai pensé simplement que tu étais prêt à tout pour sauver cette fille du sort qui t'attend, car si elle refuse d'écrire, et si toi tu refuses d'exécuter mes ordres...

Suzy l'interrompit d'une voix vibrante :

— Ne nous insulte pas plus longtemps, lui cria-t-elle, et fais-nous fusiller de suite.

Pancho fut un ricanement farouche :

— Fusiller !... n'y compte pas, la belle !... Les munitions sont, à l'heure présente, trop rares

pour que l'on puisse les gaspiller de la sorte... Et puis, une fois jetés bas par le peloton d'exécution, vous me seriez inutiles... tandis que j'ai besoin de vous...

Oui, il avait besoin d'eux, car la nouvelle qui lui avait été apportée de la grève empêchant le train de munitions d'arriver jusqu'à lui le mettait dans un cruel embarras.

Sans mitrailleuses et sans cartouches, comment pouvait-il réaliser le plan qu'il avait conçu — ayant ainsi le corps expéditionnaire du général Carrington à la passe d'El Diabolo — de l'anéantir.

Un piège ne suffit pas ; il faut pouvoir détruire celui qui y est tombé !...

Or, la destruction par Suzy des munitions amoncelées au ranch di Cristo avait causé aux négociés une perte que seule pouvait réparer l'arrivée du train attendu.

Ce train, on l'a vu plus haut, Pancho avait décidé de tenter de lui faire quand même continuer sa route ; mais, de toute façon, il allait résulter de cette manœuvre un retard qui pouvait compromettre la réussite de ses plans.

De là, l'idée qui s'était soudainement présentée à lui de retarder par ruse la marche du général Carrington de façon à ce que les troupes insurgées, enfin armées, pussent l'encercler à la passe d'El Diabolo.

Pour arriver à ce résultat, Suzy et l'Arbi lui étaient indispensables, car leurs deux hommes avaient inspiré au général une confiance suffisante : donc, il fallait que ces deux volontés s'inclinent devant la sienne.

S'adressant à l'ancien légionnaire, il lui dit d'une voix impassible :

— Ecoute-moi bien : je te connais assez pour



savoir que ce n'est pas la perspective de la mort qui pourra te faire plier.

— Merci de la bonne opinion que tu veux bien avoir de moi, riposta l'Arbi ; j'ajoute que rien, pas même les plus affreux supplices que ton imagination de Boche pourrait inventer, ne me fera commettre une infamie...

— C'est à voir.

— C'est tout vu.

— Ne t'avance pas trop : car tu parles de notre imagination et tu ignores jusqu'où elle peut aller.

— Penses-tu donc que j'aurai oublié déjà les monstruosités des soldats de Guillaume à Louvain, à Maubeuge, partout enfin où ils sont passés ?... Va, quant à toi, les détails de ton séjour en me sont assez connus pour que je sois fixé sur ce qu'on peut attendre de toi.

— Je ne crois pas, riposta l'autre dont un sourire mauvais crispa les lèvres... Car, en l'espèce, ce n'est pas de toi seulement qu'il s'agit... mais d'elle...

Et il désignait Suzy.

— Boy ! s'exclama celle-ci, je te défends de prêter l'oreille à ce que te dit ce misérable ! Je te le défends au nom du dévouement que tu m'as toujours témoigné ! au nom de l'obéissance que tu dois à la fille de ton colonel.

— Soyez sans crainte, miss Captain, répondit l'Arbi tranquillement ; il en faut d'autres qu'un Boche pour démontrer un ancien de la Légion. Et il peut bien chanter toutes ses chansons, ça ne me fera pas oublier d'une semelle... hors du droit chemin...

Pancho s'inclina et, ironiquement, conclut :

— Miss, vous m'êtes témoin que j'ai tout fait pour que l'hospitalité que les circonstances me contraint à vous offrir ne fût pas trop pénible. Mais du moment que vous même refusez tous les moyens de conciliation que je vous offre...

S'adressant au gouverneur, il dit laconiquement :

— Conduisez-les à la chambre de fer !...

Un murmure joyeux, échappé aux lèvres des

assistants, accueillit cet ordre et les insurgés, s'emparant des prisonniers, les entraînèrent, suivis de Pancho et du gouverneur.

— Ma pauvre miss, murmura l'Arbi à sa compagne, si vous saviez comme je voudrais pouvoir quelque chose pour vous.

— La seule chose que je te demande, old fellow, c'est de me tuer moi-même afin d'éviter que je souffre par trop.

Elle ajouta avec un petit tremblement dans la voix :

— Mourir n'est rien !... c'est la souffrance qui m'effraie un peu.

Tant de stoïcisme portait à son comble la fureur concentrée de l'ancien légionnaire.

Etre libre !... libre durant quelques secondes, le temps de faire un beau massacre de toute cette bohie... et ensuite... Eh bien ! ensuite, puis qu'il fallait sauter le pas... eh bien ! on le sauterait.

La troupe, cependant, s'était arrêtée dans une manière de patio au centre duquel se dressait une loggia de pierre dont toute une face était formée d'une grille aux fûts barrés.

Une porte étroite cuvete, les deux prisonniers furent poussés à l'intérieur de cette loggia et, la porte une fois refermée, Pancho c'écarta au milieu des éclats de rire de tous les assistants :

— Maintenant, délicate miss Morton et vous honorable gentleman, je vous laisse en ce lieu de repos en vous souhaitant bien du plaisir.

Sur un signe de lui, deux hommes s'étaient approchés à un treuil scellé dans une des cloisons de la loggia.

— En douceur, kamarades, recommanda-t-il, il s'agit de n'escamoter à ces deux aimables personnes aucune des sensations délicates qui leur sont réservées.

Un éclat de rire farouche ponctua ces paroles et, tournant les talons, il se retira, entraînant toute la troupe et sa suite.

Séuls demeurèrent les deux hommes qui, aussitôt, se mirent à faire manœuvrer le treuil, suivis dans leur travail par le regard curieux de Suzy et celui, anxieux, de son compagnon.

— Ça, déclara-t-il d'un ton soupçonneux, ça m'a encore l'air d'un truc à la Montezuma !

Et, comme s'il eût supposé que Suzy ignorât l'histoire du Mexique, il crut devoir expliquer :

— C'était un empereur de par ici... dans les temps...

Soudain, Suzy s'exclama d'une voix stupéfaite :

— La muraille !... l'Arbi !... regarde donc la muraille !...

Les yeux fixés sur la cloison de pierre, l'ancien légionnaire conta qu'il se déplaçait dans un imperceptible mouvement qui la rapprochait insensiblement des prisonniers.

— Et celle-ci, poursuivit Suzy en lui montrant celle qui faisait vis-à-vis à la première, celle-ci fait de même...

Un rugissement de terreur jaillit des lèvres de l'ancien légionnaire ; il comprenait maintenant le sens des paroles manquantes prononcées par Pancho. Le supplice affreux qui leur était réservé consistait en un écrasement lent et progressif entre les deux murailles de cette cellule.

Cela allait de pair avec les cryptes funèbres de la citadelle.

Ce boche de Pancho pouvait se vanter d'avoir trouvé dans les empereurs mexicains des ancêtres dignes de lui.

— Oh ! l'Arbi..., murmura Suzy dont l'énergie défailloit subitement à la perspective de cet épouvantable martyre..., l'Arbi !

Instinctivement, la pauvre créature implorait le secours de celui qui toujours s'était dévoué pour elle...

Et celui-là, par malheur, ne pouvait rien faire !... rien !...

Plein de rage, il s'était arc-bouté contre la cloison, tentant de lui opposer la barrière de ses reins vigoureux...

Mais, obéissant au treuil qui continuait de fonctionner lentement, la cloison poursuivait son glissement et l'espace dans lequel se trouvaient enfermés les prisonniers allait se rétrécir sans insensiblement.

Quand les deux cloisons se toucheraient, Suzy et l'Arbi auraient vécu !... Mais que de secondes de souffrances, longues comme des heures, leur auraient fallu endurer avant de rendre le dernier soupir...

— Quand le señor et la señora en auront assez, crieront l'un des bourreaux, j'irai prévenir le chef.

— Est-ce que ceux de Louvain et ceux de Liège en ont eu assez ! hurla l'Arbi, ivre de rage. Est-ce que miss Cavell crie grâce ?...

Et Suzy, opprimee à défaillir, de murmurer :

— Oh ! tue-moi, l'Arbi, tue-moi !...

(Voir la suite au dos).

Désespéré de son impuissance, le brave garçon s'épuisait en vains efforts dans une résistance impossible.

Et voilà que, tout à coup, dans un murmure imperceptible, une voix parvint jusqu'à lui :

— Comptez vivement dans la cloison de droite cinq briques au-dessus du sol ; appuyez sur une tache rouge qui marque la deuxième brique, en partant de la porte... et agissez.

Durant une seconde l'Arbi demeura incertain de savoir s'il avait rêvé ou bien si réellement il avait entendu.

Suzy, d'une voix haletante, déjà presque incapable de parler, car la cloison lui comprimait la poitrine, bégaya :

— La voix... c'est la voix du ranch... vite... l'Arbi... vite...

Elle allait défaillir : son visage était d'une pâleur effroyable et une sueur d'agonie emperlait ses tempes.

En moins d'une seconde, l'Arbi eut compté cinq au-dessus du sol, deux en partant de la porte et pressa du doigt sur une tache rouge qui maculait la brique.

Aussitôt, le bruit d'un déclic s'entendit, en même temps qu'au dehors un juron retentissant poussé par l'un des hommes qui manœuvrait le treuil.

Sans qu'il pût se rendre compte du pourquoi, le treuil venait de s'arrêter et, vainement, les deux indigènes s'épuisaient-ils à le vouloir remettre en marche, la machine paraissait bloquée à fond.

En même temps l'Arbi, constatant que le glissement des cloisons s'était interrompu, remarquait que la porte pratiquée dans la grille s'était entr'ouverte.

D'un bond il fut dehors et, avant que les deux hommes de Pancho eussent le temps de se reconnaître, il leur tombait dessus ; puis, les laissant en partie assommés, s'enfuya, suivi de Suzy encore toute stupéfaite.

Vivement, ils longèrent des bâtiments intérieurs qu'ils estimèrent être des casernes jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une construction qu'ils reconnaissent pour être celle où se trouvait le cabinet du gouverneur ; un homme en sortait auquel l'Arbi se heurta.

Ses forces décuplées par l'énergie volonté de fuir, l'ancien légionnaire se débarrassa rapidement de son adversaire et poursuivit sa course, entraînant sa compagne.

Soudain, celle-ci s'arrêta, lui recommandant le silence, tandis que son bras se tendait vers la plate-forme d'une manière de bastion dont se flanquait la porte voûtée de la citadelle.

Dans la direction indiquée par la jeune fille, une sentinelle allant et venant, la carabine sur l'épaule, découvrait sa silhouette sur l'écran bleu du ciel.

Un doigt sur les lèvres pour recommander le silence à sa compagne, l'Arbi se glissa dans le bastion, supposant avec vraisemblance que, pour avoir accès à la terrasse, les sentinelles devaient passer par un escalier intérieur ; une fois sur la terrasse, il trouverait bien moyen de gagner l'extérieur ; ensuite on se débrouillerait.

Comme l'avait supposé le brave garçon, une manière d'échelle leur permit, à Suzy et à lui, de gagner la terrasse où ils attendirent, embusqués, que dans sa promenade la sentinelle revînt de leur côté ; alors, profitant du court instant où l'homme pivotait sur ses talons, l'Arbi l'assaillit et, après un brutal corps à corps, se débarrassa de lui.

— Vite ! maintenant, fit-il, en courant, suivi de sa compagne, vers le parapet crénelé qui bordait la terrasse.

Et, se faisant mutuellement la courte échelle, ils atteignirent la rue.

La porte grillée de la citadelle était ouverte, circonstance heureuse pour les fugitifs qui prirent leur course.

Il était temps : à peine avaient-ils disparu que Pancho paraissait, entouré d'un groupe d'hommes criant et gesticulant.

On venait d'apprendre au chef l'évasion des prisonniers et cette nouvelle avait provoqué chez Pancho une de ces colères dont il était coutumier, terribles pour son entourage.

L'homme qui l'avait apportée, frappé à tour de bras, était demeuré pantelant sur le bureau du gouverneur où un coup de poing l'avait renversé.

— Tu mens ! avait hurlé Pancho !... à moins qu'on ne leur ait ouvert la chambre de fer, les prisonniers n'ont pu s'échapper.

Il avait ajouté, en promenant autour de lui des regards terribles :

— Il y a des traîtres autour de moi !...

Dolorès, survénant, avait eu grand'peine à l'apaiser, lui démontrant l'inanité de ses soupçons :

— Tu ferais bien mieux, lui avait-elle conseillé, de courir après eux.

Et c'est ainsi que, maintenant, sautant à cheval, il s'élançait sur les traces des fugitifs à la tête d'un fort groupe de cavaliers...

Cette fois, il était bien décidé à en finir avec eux.

— Si je les prends, cria-t-il à Dolorès, je les branche au premier arbre que je rencontre.

Le pont une fois franchi, la piste laissée derrière eux par les fugitifs se séparait en deux : Pancho divisa sa troupe dont une partie continua ses recherches sur la route, tandis que l'autre battait la brousse.

Et, tout à coup, des détonations éclatèrent, suivies de cris de triomphe ; on venait de découvrir la maudite Yankee !

Ce que voyant, l'Arbi, sortant de la cachette au fond de laquelle il se tenait tapi, accourut à la rescoussse.

Un coup de revolver tiré à bout portant le coucha à terre ; la balle, heureusement, s'était écrasée sur un bouton de son vêtement et seule la violence du choc l'avait renversé.

Son intervention cependant dégagea Suzy qui prit la fuite tandis que lui-même, voyant se dresser tout à coup devant lui Pancho, son revolver braqué, se trouva pris.

— Cette fois, maudit garçon, s'écria Pancho au

ses hommes avaient laissées, non loin, sous la garde de l'un des leurs.

Puis, à un signe de l'Arbi, tous deux, d'u même bond, se mirent en selle sur la bête qu'à l'avance ils avaient choisie et filèrent à franc étrier.

Ils ne pouvaient se faire d'illusion sur ce qui allait advenir : avant quelques instants, Pancho et ses hommes se lanceront à leur poursuite ; il s'agissait donc de les gagner de vitesse.

Mais, dès le premier moment, ils eurent l'intuition que les chevaux, fatigués, ne soutiendraient pas la lutte.

Aussi, au bout de quelques milles, comme, du haut d'une éminence qu'ils venaient de gravir, l'Arbi apercevait dans le creux du vallon la troupe des insurgés lancés à leur poursuite, déclara-t-il à sa compagne que mieux valait tenter de leur échapper en se cachant que de chercher à lutter de vitesse avec eux.

C'est ce qu'ils firent et dissimulés, eux et leurs montures, au milieu des hautes herbes, ils virent passer en trombe, non loin d'eux, Pancho et ses hommes qui, emportés au galop endiable de leurs chevaux, furent loin en quelques secondes.

— Maintenant nous n'avons qu'à leur tourner le dos, déclara l'Arbi.

Et il lança son cheval dans la direction opposée à celle que venait de prendre le groupe des insurgés.

Mais les bêtes, déjà fatiguées, commençaient à souffler avec force, si bien qu'au bout de peu de temps l'ancien légionnaire déclara froidement :

— Miss Captain, nos canards vont nous jouer le tour avant qu'il soit longtemps.

— Nous prendrons nos jambes, déclara-t-elle.

— Moyen de locomotion peu recommandé quand on est pressé, fit l'ancien légionnaire.

Et, tout à coup, l'oreille tendue, il ajouta gairement, étendant le bras vers la droite :

— Eh bien ! non ! miss Captain, c'est le train que nous allons prendre...

Et de fait, elle surprit l'écho d'un long sifflement qui paraissait venir d'une distance peu éloignée...

— En route, commanda l'Arbi, en mettant l'éperon aux flancs de son cheval...

Durant quelques milles ils galopèrent, poussant leurs montures qui renâclaient et, brusquement, ils atteignirent une voie ferrée.

Au loin, un point noir apparut tout à coup, grossissant à vue d'œil.

— Le train demandé ! annonça avec entrain l'ancien légionnaire : attention au mouvement, miss Captain ; il s'agit de faire la barbe au hér colonel von Glockau.

Il mit son cheval au galop, suivi par sa compagne, et courut durant quelques centaines de mètres le long du train, lequel d'ailleurs, par suite de travaux en cours d'exécution sur la voie, allait à une vitesse modérée.

— All right ! cria-t-il tout à coup.

Avec une hardiesse d'acrobate il avait passé de sa selle sur un des marchepieds, se cramponnant à la main courante, tout en aidant sa compagne à exécuter la même manœuvre.

Les chevaux, rendus à eux-mêmes, s'enfuient librement à travers la campagne, tandis que les deux fugitifs, étendus sur la plate-forme d'un wagon, se congratulaient de leur bonne fortune.

Maintenant, il leur était permis de croire qu'ils étaient définitivement hors d'atteinte.

L'ancien légionnaire ne se tenait pas de joie ; pour un peu, il eût battu un entrechat en signe de victoire.

Et, tout à coup, dressé sur le wagon, il se mit à crier à tue-tête avec cet accent gouailleur qui lui était familier :

— Bon voyage, hér colonel, bien des choses à votre kaiser !...

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Gest épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 15 mars.

